



Le Rossai s'élança vers l'échelle, suivi de ses deux camarades (page 778).

Le Rossai s'assit comme les autres et les dés se remirent à rouler.

Quelques minutes après, notre ami possédait déjà une vingtaine de pièces d'or. Le camarade de Nikkelbey et le dignitaire qui jouait encore regardait notre héros avec des yeux pleins de colère. Ils s'étaient immédiatement aperçus que le nouveau venu trichait encore mieux qu'eux. Le Rossai gagnait sans cesse et bientôt il eut devant lui tout un tas d'or, à la grande fureur de William Prey et du dignitaire, tandis que Nikkelbey était indifférent.

Finalement, Prey, qui avait vu disparaître tout son or, résolut d'y mettre fin.

— Cessons-nous de jouer, proposa-t-il.

— Pourquoi ? demanda John.

— J'ai mal à la tête et j'ai perdu presque tout ce que j'avais.

— Je jouerai demain, reprit l'indigène. J'ai encore à travailler au palais et il faut que j'y aille.

— Soit, dit le Rossai. Vous me laissez donc le gain sans protester, ni sans demander de revanche.

Il rafla l'or et dit à Taupin et au fonctionnaire anglais :

— Me voilà riche. Permettez-moi de vous payer une tasse de thé.

L'on accéda à cette proposition et les trois amis redescendirent. L'indigène les suivit et quitta la maison, tandis que John et William restaient à l'étage.

A peine nos amis avaient-ils pris place autour d'une table que leur attention fut attirée par du vacarme, venant de la chambre de jeu.

— Qu'est-ce que cela ? s'informa Taupin.

— Oh, ce n'est rien, c'est John qui se dispute avec son inséparable. Cela se passe chaque fois qu'ils ont joué une partie de la journée. L'homme aux pépites reproche alors à son acolyte de tricher et de lui gagner tout son or. Lor-qu'ils en ont assez, ils vont se réconcilier à la maison en buvant des bouteilles de whisky. Voyez, l'on ne s'occupe même pas de cela.

En effet, les deux serveuses ne montraient pas la moindre émotion.

Quelques moments après retentirent tout à coup des cris :

— Au meurtre, à l'assassin... au secours.

Un bruit sourd indiqua qu'un corps était jeté sur le sol, on venait de s'y affaïsser.

Le Rossai s'élança vers l'échelle suivi de ses deux camarades. John Nickelbey était étendu sur le sol, tandis que Prey disparaissait précisément par la fenêtre.

Taupin s'agenouilla auprès de Nickelbey, tandis que le Rossai et l'Anglais, se penchant vers la fenêtre, virent disparaître Prey fuyant à toutes jambes.

— Il l'a tué, s'écria Taupin. Il est frappé au cœur. Vite un médecin...

— Je vais au palais du Khan, proposa le fonctionnaire.

Taupin saisit son canif et coupa la chemise du blessé. La poitrine présentait une large blessure, causée par un poignard.

— Avant que le médecin puisse être ici, dit le Rossai, l'homme sera mort.

A ce moment parut une des servantes, avec un récipient plein d'eau et un linge. Le Taupin lava la plaie, et, au contact de l'eau, le blessé rouvrit les yeux.

— Vous êtes bon, balbutia-t-il.

— Le médecin du Khan viendra bientôt...

— Il est trop tard... écoutez vite. Je veux vous récompenser. Je voulais emporter ce secret dans la tombe, mais je préfère vous récompenser... Dans ma chambre... au rez-de-chaussée... table...

Il ne put en dire plus long... un flot de sang lui sortit de la bouche.

— A gauche...

Le visage du moribond se crispa... il était mort. A ce moment parut le sorcier. Il regarda un moment Nikkelbey, puis secouant la tête, il dit :

— Je ne puis rien faire ici, il est mort.

Et il quitta la pièce sans ajouter un mot.

— Que faire ? demanda le Rossai.

— J'avertirai le Khan de ce qui s'est passé, dit le fonctionnaire anglais. Mais à quoi bon ?... Il n'y a pas de police, et l'homme est loin déjà. Pourquoi l'aurait-il tué ? N'a-t-il plus rien dit ?

Taupin voulut répondre, mais le Rossai lui coupa la parole et s'adressa au consul :

— Il nous a remerciés, parce que nous le soignons.

— L'autre n'avait aucune raison de le tuer. L'or de Nikkelbey lui procurait une vie facile.

— C'est l'acte d'un ivrogne.

— Sans doute. Mais la chose ne m'inspire aucun intérêt. Nul ne regrettera l'homme qui vient de mourir. Je ferai en sorte de l'enterrer décemment, puisque c'était mon compatriote et mon prédécesseur.

Les trois hommes quittèrent l'établissement, et dans la rue l'Anglais prit congé.

— Eh bien, camarade ? demanda le Rossai à Taupin.

— Nous n'avons mieux à faire que de retourner immédiatement à notre logis.

— Non, quant à moi, je vais explorer la demeure de Nikkelbey. Je veux y trouver l'explication du mystère.

— Il vaut mieux rentrer, crois-moi. D'ailleurs, comment trouver la maison de Nikkelbey ?

— Dans l'établissement on pourra nous renseigner.

Ils rentrèrent dans le cabaret. Le Rossai fit signe à l'une des femmes, indiquant son oreille, pour lui dire de faire attention. La femme inclina la tête en signe d'assentiment.

— Nikkelbey, dit lentement le Rossai.

Nouveau signe d'approbation.

Puis le Rossai dessina une maison sur la table et répéta Nikkelbey, et fit enfin comprendre à la servante qu'elle devait accompagner les deux hommes pour leur indiquer la maison de Nikkelbey. Elle obéit aussitôt.

Après un long voyage à travers un dédale de rues infectes, elle s'arrêta devant une porte et répéta Nikkelbey en désignant la maison. Le Rossai lui donna une pièce d'or, et elle se hâta de rentrer.

— Mais comment entrer ? dit Taupin.

— Frappez toujours.

À la grande stupéfaction de Taupin, la porte s'ouvrit : le fonctionnaire anglais était à l'intérieur de la maison.

Le Rossai jeta un cri de surprise, tandis que le fonctionnaire semblait interloqué.

— C'est bien ici la demeure de Nikkelbey ? s'informa le Rossai.

— Oui, oui... et que désirez-vous ?

— Nous voudrions voir la maison.

L'Anglais ne semblait guère disposé à accéder à cette demande, mais il n'osa pas refuser et répondit :

— Entrez, si cela vous fait plaisir.

Cet homme se trouve ici pour chercher l'or, songea notre héros. Et il suppose sans doute que nous avons les mêmes intentions. Je dois tâcher de lui faire changer d'appréciation.

Lorsqu'ils furent entrés dans la première chambre, comme l'avait nommé le mort, le Rossai dit à brûle pourpoint :

— Je vais vous dire franchement pourquoi mon camarade et moi sommes venus ici. Car je suppose que vous trouvez la chose assez étrange ?

— Je dois l'avouer.

— Eh bien, je dois vous dire qu'il y a bien longtemps que nous n'avons plus bu une goutte de whisky. Aussi, ai-je dit aussitôt à mon camarade : Cet homme qui vient de mourir a sans doute chez lui une couple de bouteilles du délicieux liquide, et il n'en aura plus de plaisir.

Allons voir s'il n'est pas possible d'aller boire à sa place quelques rasades, à la santé de son âme.

— Eh bien, dit le fonctionnaire, quant à moi, je dois vous avouer que je suis venu ici avec les mêmes intentions, et j'ai réussi dans mes recherches.

— Quelle curieuse coïncidence.

Il ment comme un arracheur de dents, se dit le Rossai, mais je mens aussi fort que lui. La partie est égale.

L'Anglais sortit d'une petite armoire, comme dissimulée dans un coin, et qu'on n'apercevait pas à la première vue, une bouteille et quelques verres.

L'on se mit à boire.

— L'assassin doit être venu ici avant moi, dit l'Anglais, car, à mon arrivée, j'ai trouvé tout sens dessus dessous.

— L'individu a dû savoir qu'il y avait ici des choses de valeur, sans doute, et avant de quitter Kélat, il est venu les chercher avec précipitation.

— Qui sait si ce n'est pas le prix de son forfait qu'il est venu chercher.

— La chose est fort plausible.

— En dehors de ces deux bouteilles de whisky il n'y a plus ici de choses de valeur.

— Je vais chercher une couple d'hommes pour charger tous ces meubles sur une charrette, et les conduire au bazar. Cela y sera vendu et je rechercherai quel est l'ayant-droit. Voulez-vous me rendre un service ?

— Avec beaucoup de plaisir.

— Rester ici une petite demi-heure, avec la bouteille de whisky.

— Nous serons en bonne compagnie.

— Je retourne en ville, pour faire le nécessaire quant au transport de ces malheureux petits meubles.

— Fort bien.

L'Anglais quitta la demeure de John Nikkelbey.

— Nous voilà fort bien, dit Taupin.

Le Rossai ne répondit point.

Il semblait perdu dans un rêve.

— Que vont penser nos amis, dit Taupin, si nous ne revenons pas au logis ?

L'autre sortit de sa rêverie.

— Ils peuvent penser ce qui leur plait, répondit-il d'un ton bref, ce qui indiquait chez lui une certaine tension nerveuse. Cet Anglais est venu chercher la clef du mystère.

Ce qu'il dit du meurtrier qui serait venu tout déranger ici, n'a pas le moindre sens, car notre homme est venu immédiatement ici.

Notre homme n'a rien trouvé et à présent il va faire transporter les meubles chez lui pour les examiner à son aise.

J'ai un bon nez, mon ami Taupin, et dans ces choses là je crois que je damerais vite le pion à notre ami commun Limiet.

Notre John Bull va rester parti durant une demi-heure.

Il s'agit de découvrir ce que le moribond a voulu dire par ces quelques paroles : « à gauche... gauche... » et « table ».

Nous nous trouvons dans la pièce indiquée, et voilà la table. Mais que veut dire « à gauche. »

Comprends-tu, toi, Taupin ?

— Il se pourrait.

— Dis-le immédiatement, en ce cas, car sinon nous serons attrapés par ce maudit Anglais.

— Une table à un côté gauche et deux pattes de gauche.

— Tu as trouvé cela tout seul ?

— Si, et je trouverai peut-être encore autre chose tout seul, quoique je ne possède point ton flair.

Il s'approcha de la table, et, du poing, il frappa à divers endroits, du côté gauche, mais sans le moindre résultat.

— Ce n'est pas là, se dit-il, il faut donc se rabattre sur les pattes.

— La patte de gauche...

— Je voudrais bien savoir comment tu peux démêler quelle est la patte de gauche de cette table.

— Tu as raison.

— Il ne nous reste qu'à examiner successivement toutes les pattes.

Il donna du poing contre une patte.

— La table est fixée au plancher, dit-il, vois plutôt...

Il tenta de déplacer le meuble, mais n'y réussit point. En effet, les quatre pattes de la table étaient fixées au plancher.

— Cette quatrième patte, s'écria-t-il tout à coup, plein de joie, cette quatrième patte est celle de gauche.

— Et pourquoi, je t'en prie ?

— Parce qu'il est impossible de l'enlever du sol. Il faut que cela ait une raison. Tâchons de faire tourner la table autour de cette patte comme pivot. Hurrah, cela y ait.

En effet, il lui était possible de faire reculer la table contre le mur, sans faire bouger la patte.

A ce moment, le Rossai recula de quelques pas. Devant lui, dans le plancher, une petite trappe s'était ouverte, on eut dit qu'une des planches venait d'être enlevée par une main invisible.

Une cavité peu profonde, et grande d'environ un demi-mètre carré, se présenta aux yeux ahuris de deux jeunes gens.

— Eh bien ? s'écria Taupin.

— Tu as plus de flair que moi.

— Allons voir ce que nous pouvons trouver dans ce trou.

— De l'or sans doute.

Ils s'agenouillèrent tous deux devant l'ouverture.

Ils y virent une petite boîte en bois, sans couvercle. Dans la boîte se trouvait un rouleau.

— Cela m'a l'air d'être du papier, dit Taupin, en prenant l'objet.

— Enlève le vite.

— Voyons d'abord ce que c'est.

— Non nous pouvons faire cela à notre aise à la maison. Notre ami l'Anglais peut revenir à tout moment. Remettons la table en place. Nous emportons le secret.

Taupin enleva la table et poussa dans le sens contraire.

L'ouverture se referma hermétiquement, et était totalement invisible, dès que la table eut repris sa place primitive.

Le Rossai avait saisi le rouleau de papier, et le cacha dans ses vêtements.

Il remplit ensuite un verre de whisky, qu'il portait précisément à ses lèvres au moment où l'Anglais rentrait.

— Y a-t-il encore un peu pour moi ? demanda celui-ci.

— Assurément... à votre santé.

— Ce n'est que demain que je pourrai faire transporter les meubles... Je serai ici dès le matin.. M'accompagnez-vous ?

— Assurément, nous n'avons nullement envie de coucher ici.

En route, l'Anglais dit encore :

— Il est regrettable que Nikkelbey n'ait plus parlé avant de rendre l'âme.

— En effet, fort regrettable.

— A présent, l'existence de sa source d'or est pour jamais environnée de mystère, à moins que Pox soit au courant, ce dont je doute, car mon malheureux compatriote était fort médant.

Au logis des voyageurs, nos amis prirent congé de l'Anglais, et furent reçus aux acclamations de leurs camarades.

— Nous nous sommes quelque peu égarés, mais nous avons fini par retrouver la bonne route et nous voilà de retour, en bonne santé, mais affamés comme des loups.

Lorsqu'ils se furent restaurés, Taupin et le Rossai se dirigèrent vers la petite cour intérieure de l'habitation, où se trouvait un auvent, sous lequel gisait un tas d'immondices.

Le Rossai sortit alors le rouleau de papiers, qu'il avait eu soin de cacher sous ses vêtements.

C'était un rouleau en carton, dans lequel se trouvait un papier.

En prenant ce papier, Taupin s'aperçut qu'il était recouvert de caractères d'écriture, mais indéchiffrables pour lui, attendu que le document était rédigé en langue anglaise.

— Je crois du moins, ajouta-t-il, que c'est de l'anglais, mais je ne saurais l'affirmer, car l'écriture est fort mauvaise.

— Que faire à présent ?

— Lamiot doit nous aider.

— Je vais le chercher.

Limiet fit mis au courant, par Taupin, de tout ce qui s'était passé, et on lui donna la pièce mystérieuse.

Avec peine, Limiet parvint à déchiffrer l'écriture, et il lut la pièce suivante, rédigée en anglais :

« Je ne sais si jamais d'autres mains que les miennes auront ce document en leur possession.

Si oui, le lecteur de ce document sera le propriétaire de richesses immenses.

Il n'a qu'à suivre le chemin que je décris tant bien que mal au bas de la présente, et, sur la montagne, dans la hutte de l'ermite, il devra demander l'anneau du Sinth à l'homme qui lui demandera ce qu'il vient faire.

Et lorsque l'ermite lui aura passé l'anneau au doigt, et lui demandera où il compte diriger ses pas, il faudra répondre :

M'enrichir avec les trésors de mes pères.

Alors l'homme étendra ses mains au-dessus de la tête de ce visiteur, et le mènera à un grand arbre, qui étend ses frondaisons au-dessus de la hutte.

Le visiteur devra, en ce moment, s'agenouiller et toucher trois fois, de l'annulaire de la main droite, le tronc de l'arbre.

Après cela, l'ermite le mènera au trésor du Sinth, et lui en laissera disposer à son gré.

J'ai appris ce secret de la bouche au dernier descendant du Sinth, que j'ai trouvé blessé dans un champ et que j'ai soigné.

Avant de mourir, il m'a dit que le Khan du Sinth, avant d'entamer une guerre malheureuse contre les blancs, avait enfoui tous ses trésors et que ses descendants avaient tous connu cet emplacement.

Au bas de la présente, se trouvent les mots cabouls qu'il faut prononcer, ainsi qu'en plan du chemin à suivre.

Faites bon usage du trésor, si vous mettez la main dessus, faites ce qui vous plaît, mangez et buvez immodérément, buvez de larges rasades du whisky et tourmentez les dés.

Il n'y a pas d'autre bonheur, vous dit le signataire de la présente, qui l'a cherché longtemps et partout.

Et sachez que Nikkelbey a été un heureux homme, à Kélat.

John Nikkelbey.

Limiet communiqua le contenu du document aux deux jeunes amis.

— Nous allons demain, dit aussitôt le Rossai.

— Nullement, répondit Taupin... Je reste paisiblement ici, car je n'ai rien à voir avec le trésor des Sinth. Nous ne pourrions pas l'emporter, et je ne voudrais pas rester toute ma vie ici, fût ce au prix de cent pareils trésors, pour ne faire que boire du whisky, et jouer aux dés, comme Nikkelbey.

Et d'ailleurs, nous courrons encore le danger de nous tuer en route. Non, je n'y vais pas.

— Et toi, Limiet ?

— Je désire voir le trésor et en emporter ce qui n'est pas trop lourd.

— Demain j'y vais, dit le Rossai. Celui qui le veut, qu'il m'accompagne.

— J'en suis, dit Limiet.

— Et moi je reste, dit Taupin.

Sans doute, la nuit avait porté conseil à Taupin, car, le lendemain matin, comme Limiet et le Rossai quittaient la maison sans se faire remarquer, ils furent suivis par le troisième propriétaire du secret.

Le Rossai mena ses amis à la maison de thé, où ils avaient assisté aux derniers moments de Nikkelbey.

Il donna une couple de pièces d'or à la serveuse, qui lui avait indiqué la demeure de Nikkelbey, et prononça le nom de la montagne renseigné par ce dernier.

Le jeune fille lui fit comprendre que cela était fort loin, et aussitôt le Rossai lui donna encore quelques pièces.

Le moyen était bon, et la serveuse se mit aussitôt en marche.

En effet, la montagne était fort éloignée, ils marchèrent longtemps, passèrent une rivière à gué, et se trouvèrent enfin devant une montagne qui n'était pas fort escarpée.

La serveuse la désigna du doigt, en répétant le nom.

Le Rossai lui indiqua par signes, qu'elle devait les attendre, et par un petit chemin, ils grimpèrent le flanc de la montagne.

Arrivés au sommet, ils ne découvrirent pas trace d'habitation. Il n'y avait que quelques broussailles.

— Ce Nikkelbey s'est-il moqué de nous ? rugit le Rossai.

— Ce n'est pas l'habitude des mourants, répliqua Limiet.

— La jeune fille nous a peut-être indiqué un mauvais chemin.

— Cherchons bien, en tous cas, insista le Rossai, car la serveuse nous a menés ici sans la moindre hésitation.

Ils cherchèrent de tous côtés, mais vainement, et ils se préparaient déjà à retourner sur leurs pas, lorsqu'ils virent tout à coup un vieillard gravir la montagne.

Il s'emblait presque un nain, d'un âge fort avancé.

— Cela doit être l'ermite, se dit le Rossai. Allons, Limiet, vas-y avec ton baragouin.

Limiet s'approcha du nain et lui dit les paroles renseignées par Nikkelbey et qu'il avait apprises par cœur.

Le petit homme s'arrêta, ébahi, et regarda longuement Limiet. Puis il s'inclina profondément et s'avança dans les broussailles.

— Nous vous suivons, dirent les amis à Limiet qui emboîtait le pas.

Ils arrivèrent ainsi devant l'ouverture de la hutte.

Le vieillard invita Limiet à entrer, mais il barra le passage aux deux autres, qui n'insistèrent pas.

— Si Limiet ne revient pas bientôt, nous pénétrerons de force dans la hutte, se promirent-ils néanmoins.

Lorsque Limiet eut fait quelques mètres, par l'ouverture qui semblait un passage souterrain, il arriva dans une espèce de grotte, toujours suivi par le nain.

Dès que ce dernier y fut arrivé, il s'accroupit dans un coin et se mit à creuser la terre des mains.

Il y trouva une petite boîte ronde, qu'il ouvrit et s'approcha de Limiet qui le surveillait étroitement.

Le nain s'inclina profondément, lui prit la main droite et lui passa à l'annulaire une bague fort lourde, ornée d'une pierre grande comme une pièce de cent sous.

Tout se passa ensuite comme l'avait décrit Nikkelbey.

Mais lorsqu'après la cérémonie de l'arbre, le nain fit signe à Limiet de le suivre, celui-ci s'écria :

— Non, non, mes amis doivent me suivre.

— Venez, insista le nain en anglais, venez.

— Vous parlez l'anglais ? Tant mieux.

— Oui, mais avec peine. Je l'ai appris de Nikkelbey. Que son âme repose en paix dans le néant.

— Vous savez donc qu'il est mort ?

Le nain ricana :

— Sinon, vous ne seriez pas ici.

— En effet. Je vais avertir mes amis, à présent.

— Je suis votre serviteur à présent, et tout se fera comme vous l'ordonnez, mais je ne le vous conseille pas.

— Et pourquoi pas !

— Lorsque vous trouvez un trésor, il ne faut jamais confier la chose, fût-ce à votre ami intime.

— J'ai confiance en mes camarades.

— C'est encore moins sérieux.

— Soit. Mais je veux que mes amis m'accompagnent.

Ils contournèrent le monticule et trouvèrent le Rossai et Taupin.

— Eh bien, s'écrièrent ces derniers. Que s'est-il passé ?

— Tout ce que le testament annonce et rien de plus.

Et, sur l'ordre de Limiet, le nain se mit en marche, suivi de près par les trois hommes.

Lorsqu'ils eurent marché longtemps dans les broussailles, ils se trouvèrent tout à coup devant un ruisseau assez large et à courant fort rapide.

Ils firent encore quelques pas, le long du ruisseau, qui, à cet endroit, se précipitait avec grand fracas dans une poche souterraine, pour continuer à couler sous le sol.

Au-dessus de cette poche s'étendait une voûte formée de quartiers de roc.

Précédés par le guide, ils franchirent le torrent sur un pont naturel, et parvinrent ainsi sous la voûte. Après quelques mètres, la voûte s'élargit encore.

Tout à coup, ils s'arrêtèrent, frappés de surprise :

Le paysage qui s'étendait devant eux fut étrange.

C'était un amoncellement de bâtiments en ruines, disséminés dans une vallée.

Ici s'élevait un bâtiment, encore muni de portes et de fenêtres, mais dont le toit s'était écroulé, à l'intérieur. Plus haut, ce n'était qu'une tourelle qui s'élevait encore d'un monceau de ruines, là-bas, il n'y avait plus qu'une muraille qui ne tenait plus debout que par miracle.

Et toutes ces ruines étaient couvertes d'une végétation luxuriante.

L'étrange nain pénétra dans une de ces maisons en ruines et mena nos amis, par un corridor, dans une cour, au centre de laquelle se trouvait une fontaine jaillissante.

Autour du bassin, régnait un large banc de marbre, où il invita nos amis à s'asseoir.

Puis il disparut par une des nombreuses portes donnant sur la cour.

— Voilà qui devient de plus en plus étrange, dit Limiet. Ce n'est pourtant pas dans cette ville morte que peut se trouver une mine d'or.

— Non, dit Taupin, mais c'est peut-être l'or des habitants que Nikkelbey a rassemblé.

— C'est possible, dit Limiet, mais quant à moi je crois que notre guide nous a attrapés et que nous sommes de nouveau enfermés dans une aventure qui va nous coûter cher.

— Attendons la fin.

— Et cet ermite tarde bien longtemps à revenir.

— S'il ne revenait pas ?

— Pourquoi nous mener ici ?

— Pour nous égarer.

— Mais Nikkelbey ?

— Nikkelbey peut avoir dit la vérité, mais l'ermite songe peut-être que le trésor doit rester enfin inviolé.

— Cela m'inquiète aussi... Mettons-nous à sa recherche.

— C'est le parti le plus sage.

Les trois hommes ouvrirent la porte par où ils avaient vu disparaître leur guide mystérieux.

Ils se trouvait dans une grande chambre, dont les murs et le sol étaient couverts de riches tapis, mais où ne se trouvait pas un seul meuble.

Une porte entrebâillée donnait dans une autre chambre.

Les trois hommes se dirigèrent vers là.

Les tapis étouffaient le bruit de leur pas.

Limiet marchait le premier, et, comme il arrivait à la porte, il s'arrêta, et fit signe à ses amis de ne plus avancer.

Ils obéirent.

Limiet avait entendu un bruit de voix et, en effet, il aperçut le nain en conversation avec un autre indigène, de grande taille, assis dans un fauteuil et qui semblait ne pas partager son avis.

Cela durait longtemps... La dispute semblait ne pas devoir en finir.

Finalement, l'interlocuteur du guide sembla avoir pris une décision.

Il s'approcha de la muraille, fit un signe de la main... L'on eut dit que la muraille s'écroulait. D'un geste large l'homme montra l'ouverture ainsi pratiquée, qui se trouvait plongée dans la pénombre, si bien que nos amis ne purent plus rien en voir...

Nouveau geste de l'homme, et la muraille se renferma.

Le sorcier, — car ce devait être un sorcier — dit encore quelques mots, inclina plusieurs fois la tête, et indiqua enfin la porte au guide.

— Filons rapidement, dit Limiet.

Et les amis s'esquivèrent sur la pointe des pieds. Vivement, ils allèrent reprendre leur place autour de la fontaine.

— Je n'y comprends plus rien, affirma Limiet.

— Notre guide va nous expliquer cela.

— Et nous pouvons revenir les mains vides, car les gestes de ce sorcier semblaient indiquer clairement, non, personne ne touchera à mon trésor.

— J'ai une proposition à faire, dit le Rossai.

— En ce cas, hâte toi, car le guide va revenir bientôt.

— Voici... si ce petit diable ne nous apporte pas d'or, je suis décidé à sauter sur lui et à le ligotter.

— Et ensuite ?

— Alors nous irons voir ce qui se trouve dans cette fameuse cachette. Il me semble que c'est là, que se trouve le trésor.

— C'est également mon idée, dit à son tour Taupin.

— La chose est possible, dit Limiet, mais n'oubliez pas qu'il faut être excessivement prudent. Dieu, si au moindre geste suspect, plusieurs douzaines de ces jaunes allaient se jeter sur nous.

— J'en doute fort, tout cela m'a l'air d'être abandonné depuis longtemps.

— Avez-vous vos revolvers ?

— Prenez garde, dit encore Limiet. Notre vie est en jeu.

— Je n'en crois rien. S'il n'y avait ici tant de gens, notre ami l'Anglais n'aurait pu venir tout seul ici pour s'approprier tout cet or.

— Il n'y a rien de répliquer à cela, me semble-t-il, dit Limiet.

Tout à coup, le guide apparut.

Il s'approcha des amis, et d'un geste, il leur fit comprendre qu'il revenait sans avoir pu accomplir sa mission.

— Allons-y, s'écria le Rossai, en avant, les enfants de Liège.

Et saisissant l'ermite par l'épaule, d'une main, il lui appliqua son autre main sur la bouche pour l'empêcher de crier et d'appeler au secours.

Entretiens Taupin avait converti son mouchoir en baillon et l'avait fourré dans la bouche de l'ermite.

Le Rossai saisit son revolver et l'appliqua sur la tempe du malheureux petit nain.

Celui-ci élevait les mains en un geste de supplication.

Nous n'avons rien pour le ligotter, dit le Rossai.

— Bah, il aura compris à présent qu'il ne peut bouger sans s'exposer à recevoir une balle dans la tête.

Si nous le fourrons sous le banc, il se gardera bien de bouger.

Il prit le petit homme et l'étendit sous le banc.

Durant quelques minutes ils l'observèrent. Le guide ne bougeait pas.

— Il comprend ce que nous exigeons de lui, fit Taupin. Allons à notre aise examiner le trou au trésor.

— Si tu le désires, dit le Rossai à Limiet, tu pourrais rester ici, à surveiller ce petit bonhomme.

— Me prends-tu pour un lâche, répondit Limiet froissé.

— Ne prends pas cela de mauvaise part, voyons.

Aussitôt nos trois aventureux amis s'élancèrent à l'intérieur du bâtiment.

Dans la première salle ils ne virent personne.

Il en fut de même dans la deuxième, la fameuse chambre au trésor.

Le Rossai, suivi de Taupin, s'avança vers la muraille, qu'il avait vu s'ouvrir au geste du sorcier.

Il porta la main à l'endroit où il avait vu se poser celle du maître de céans, appuya... et vraiment la cavité s'ouvrit. C'était une ouverture fort large, où un homme pouvait aisément pénétrer.

— Voilà le fameux trésor, dit Taupin en montrant un grand tas de petits lingots de métal qui se trouvait dans la cavité.

Taupin ne put se contenir plus longtemps à la vue du trésor, et s'élança dans l'armoire.

Mais à peine y avait-il pénétré que l'armoire se referma ! Taupin était prisonnier.

— Ce n'est rien, dit le Rossai après un premier mouvement d'effroi, que Limiet partagera, puisque je sais où trouver le ressort.

Il poussa sur le ressort... la muraille ne bougea pas.

— Allons vivement chercher notre guide, dit Limiet, et exigeons de lui, sous menace de mort, qu'il nous rende notre ami.

Ils se précipitèrent au dehors.

Lorsqu'ils s'approchèrent du banc de marbre, un cri d'angoisse leur échappa...

Le guide avait disparu.

Ils revinrent dans le bâtiment, l'angoisse au cœur, et dans la troisième pièce, trouvèrent leur guide et le sorcier.

Les deux amis avaient le revolver au poing, mais, en ricanant le sorcier, dit, en anglais assez intelligible.

— Remettez ces armes en poche, car elles ne peuvent vous aider à quoi que ce soit. Que me voulez-vous ?

— Nous voulons la liberté de notre ami.

— Vous allez d'abord me remettre le testament de Nikkelbey. Ainsi que le baquet !

Sans la moindre hésitation, les deux amis obéirent. La délivrance de Taupin leur importait plus que tous les trésors de la terre.

— Votre ami vous sera rendu, à condition que vous vous engagiez à ne plus jamais revenir ici.

— Il en sera fait ainsi. D'ailleurs dans deux jours nous quittons Kélat pour ne plus jamais y revenir.

Le sorcier se dirigea vers le mur, suivi par le nain et par les deux blancs, et au lieu de pousser sur le ressort, il le tira à lui.

Aussitôt le mur s'ouvrit et Taupin redevint visible.

— Comment, est-ce là une manière de se moquer de quelqu'un, rugit le malheureux en ne voyant pas, au premier abord, les sorcier et le diabolique guide.

Il s'interrompit aussitôt.

- Bah, j'ai rempli mes poches autant que j'ai pu, dit-il.
— Remets tout en place, lui intima Limiet.
— Nullement, et pourquoi cela ? Cela m'a coûté assez d'angoisses.
Et Taupin sauta dans l'appartement.

Ses poches étaient gonflées, à en crever... Le sorcier dut s'en apercevoir, mais il ne souffla mot.

Il disparut dans la troisième pièce et ferma la porte sur lui, tandis que le nain faisait signe à nos amis de le suivre.

Il les ramena sur la montagne, où il les avait rencontrés, et disparut subitement dans les broussailles, en jetant aux échos un rire sardonique.

De là, ils poursuivirent leur route, et revinrent en ville à la tombée de la nuit, exténués.

Tous leurs camarades étaient déjà à leur recherche.

Nos amis ne répondirent pas grand chose aux questions que leur posa Nakoff.

Mais le lendemain, Limiet raconta à tous la fameuse aventure.

Nakoff ne leur épargna pas les reproches, aidé par les autres nihilistes. Lorsque sa première fureur fut passée, Taupin lui montra le trésor qu'il avait emporté et que, durant la nuit, il avait réuni dans un mouchoir.

Mais Nakoff éclata de rire.

— Est-ce pour cela que vous avez risqué votre liberté et même votre vie ?

— Eh bien ?

— L'on s'est doublement moqué de vous, mes amis, ce n'est que du cuivre..

— Impossible...

— Je connais les métaux, mon ami... ils vous ont montré du cuivre, sans doute pour vous empêcher de rechercher l'or.

Taupin rejeta le métal loin de lui.

— Allons demain, proposa-t-il.

— Nullement, dit Nakoff. Si vous le faites, nous partons et vous pouvez voyager seuls. Je ne veux plus perdre du temps à vous rechercher.

Il va de soi que nos amis ne cherchèrent pas à transgresser cette défense.

D'ailleurs, le voyage fut repris le lendemain matin, car, comme le médecin du Khan l'avait promis, Victoire était complètement guérie.

Elle ne ressentait pas la moindre faiblesse et ne se souvenait même pas d'avoir été malade. Elle n'avait qu'une sensation : celle d'un sommeil prolongé.

De là, leur voyage pour les colonies anglaises de l'Inde se

poursuivit sans la moindre incident. De Chikarpour ils allèrent à Haiderabad, pour finir par aboutir à Kurrachee, le port tant désiré.

C'est là qu'ils prirent congé des Russes.

Vous vous imaginez aisément, combien émotionnants fut les adieux de ces gens intrépides, qui avaient partagé tant de dangers, qui avaient souffert ensemble, et qui avaient heureusement, grâce à leur commune persévérance, abouti au résultat préparé de si longue date.

De Kurrachee partit un volumineux courrier à l'adresse de Steadily et aussi de la comtesse, à qui ces lettres, suivant un premier et long télégramme, allaient apporter le bonheur.

Nous n'allons pas nous étendre sur le voyage vers l'Europe de nos amis. Il serait fastidieux de donner les détails peu intéressants d'une traversée banale, après les avoir suivis dans des aventures autrement aventureuses.

De Kurrachee, ils rallièrent Aden, où ils attendirent le paquebot rapide de la malle des Indes, qui les débarqua à Brindisi, port italien.

C'est de ce port que part le train, en correspondance avec la malle des Indes, qui traverse toute l'Europe occidentale, pour ainsi dire en droite ligne.

Nos amis, que les difficultés de leurs voyages avaient cuirassés, trouvèrent cette façon de voyager fort commode, et sans souffler, poussèrent jusqu'à Bruxelles, qui se trouve sur le parcours de la malle des Indes.

De la capitale, ils se rembarquèrent immédiatement, sans se donner un jour de repos, pour Liège.

CHAPITRE LXIII.

A Liège.

Il serait impossible de décrire la joie et le bonheur intense que ressentait tous nos amis, mais surtout, Jeannot, Limet et Victoire lorsqu'ils débarquèrent sains et saufs à Liège.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue St. Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE
de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	280
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'Histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	374
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . .	458
Où le Rossai s'égare . . .	475
Chez les étrangleurs . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . .	586
Aux mains des Russes . . .	608
A Londres . . .	624
Une femme de cœur . . .	630
Les hannis . . .	656
Le plan échoue . . .	702
Libres ! . . .	727
Une vieille connaissance . . .	737
A Kobdo . . .	748
Une aventure à Kasgar . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . .	766
A Liège . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . .	798